

Serge Vallon : La peur de la peur 1 - L'espace et la phobie
La peur de la peur 2 - Le journal d'une analyse
Toulouse, Érès, Coll. « Actualités de la psychanalyse », 1996 (130 F et 95 F).

Philippe Garnier

En ce temps où la psychanalyse est décriée, où les libraires, faute de lecteurs, lui réservent la portion congrue, où les guerres fratricides stérilisent les recherches théorico cliniques, les livres que Serge Vallon consacre à l'étude de la phobie – et aux spectaculaires résultats d'une analyse – viennent à point : ils montrent que la découverte freudienne est toujours féconde et vivante...

Le Journal d'une analyse relate, séance après séance, le cheminement mouvementé d'une femme dont la vie devenait impossible en raison de phobies paralysantes, et le contrepoint, le contre-chant – pourquoi pas le contrechamp si l'on se réfère au visuel et à l'espace si importants pour les phobiques ? – du travail de l'analyste. La construction du Journal évoque une fugue à plusieurs voix, au moins trois, pas l'une sans les autres, avant le point d'orgue final – un silence fécond. Cette femme pourra-t-elle enfin « vivre la pulsion » ? Est-ce pour en soutenir la gageure que son analyste a voulu écrire l'histoire de cette naissance à la vie, au sexe ? Quant au lecteur, il ne peut qu'être saisi par l'envie d'inventer à son tour, d'y aller de son propre chant/champ...

Car bien des questions prolongent sa lecture : Qu'est devenue cette femme ? A-t-elle fait une tranche d'analyse ? A-t-elle voulu élucider d'avantage les blancs de son histoire et de sa filiation ? Aller plus loin dans la « nomination » de son rapport au « réel » transmis par les générations qui l'ont précédée ? Ou bien a-t-elle tout simplement pu vivre la vie, inventer la vie ?

C'est soulever là des questions plus théoriques. Celles-ci sont développées de façon claire et accessibles à tous dans le premier tome de La peur de la peur, L'espace et la phobie. Après un parcours des textes psychiatriques où est consignée « l'invention de la phobie », S. Vallon fait une remarquable étude des textes de Freud (sa lecture de l'histoire du Petit Hans est passionnante), de Lacan et de quelques autres. Avant d'avancer ses propres positions théoriques, il n'hésite à montrer les hésitations, les imprécisions, les erreurs de ces auteurs, tout se passant comme si la proximité questionnante de l'analyse et de la phobie les avait gênés dans leurs élaborations. Car, après tout, le phobique se situe au point précis de vacillation que vise une analyse autour des questions du meurtre du père, de la fiction fondatrice, ou de la nomination. Instaurer du père n'est jamais décisif chez un phobique... Persiste ce que j'appellerai une vacillation forclusive, dont témoignent les toujours possibles effondrements, les déhiscences brusques de l'appui signifiant dans des situations repérées, prévisibles – et donc évitées ou affrontées dans des mouvements contra phobiques dont l'issue reste chaque fois incertaine. On peut penser ici à une certaine gestuelle du phobique (souvent visible chez Lacan) qui cherche un appui, ici ou là, voire sur une partie de son corps pour s'assurer imaginairement quand défaille la nomination même.

En ce sens, ne peut-on parler d'une phobie sans « objet », proche de ce que décrit François Perrier (cité p. 85), à ceci près qu'il ne s'agit pas à mes yeux d'une situation œdipienne mais, bien

plus fondamentalement, d'une mise en question du sujet en tant que tel, qui risque brutalement de s'effondrer : il n'y a plus ni objet ni espace, ni temps possibles – sinon de façon circonscrite, le phobique, à la différence de certains psychotiques, sachant que « ça », ou « je », lui reviendra.

S. Vallon pose à plusieurs reprises la question des liens entre la phobie et la psychanalyse : il est certain qu'une certaine conception de la psychanalyse, fondée sur les représentations, le symbolique, l'œdipe, le refoulement, ne peut théoriser la phobie, qu'elle ramène souvent à l'hystérie (p. 57), seule la part hystérique de la phobie étant réputée accessible à l'analyse. Mais n'existe-t-il pas une autre échelle, un autre niveau où l'analyste ne peut guère que proposer sa dynamique inventive pour que l'autre, le patient, en soit atteint – c'est contagieux, comme la poésie. Freud n'a cessé de poser cette question jusqu'à la fin de sa vie : Que faire quand il n'y a pas de représentation ?

Le Journal montre bien le travail sans cesse inventif de S. Vallon parallèlement au dire de sa patiente (il n'y a jamais fusion, mêmeté, malgré les chants mortifères et hors-sexe des sirènes phobiques...), sans qu'il soit possible de saisir l'articulation entre les deux « dire » : qu'est-ce qui opère, qu'est-ce qui suscite les changements ? En appeler au transfert ou à la levée du refoulement ne résout pas grand-chose, concernant la phobie spécialement, mais aussi, plus généralement, toute analyse un peu conséquente... Qui n'a son « trou noir » ?

Sans doute ce texte si riche, si profondément clinique, suscitera-t-il d'autres questions : Qu'est ce qu'analyser ? Que peut un analyste phobique ? Que pourrait un analyste qui ne le serait pas ? La dynamique phobique est-elle au cœur de la construction de chaque sujet – même si elle est intégrée dans des mécanismes qui l'assurent mieux ?

Précisément, S. Vallon éclaire ce qu'il en est de la place du psychanalyste au-delà des a priori qui font les chapelles analytiques : quelle que soit son appartenance institutionnelle, chaque analyste sera pris dans l'inventivité dont témoignent ces livres - il n'en sortira pas indemne, c'est du moins ce que je lui souhaite !